

JEAN-NICHOLAS VACHON

MINUIT

13

L'ÉGRÉGORE

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

JEAN-NICHOLAS VACHON

MINUIT
13

L'ÉGRÉGORE

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

1

Stoneham, 13 h 11

Les forces policières organisent une battue dans le parc de la forêt ancienne du mont Wright. Benjamin Leblanc est porté disparu depuis plus de vingt-quatre heures. De nombreux résidents de Stoneham-et-Tewkesbury, troublés par la disparition du garçonnet de cinq ans, prêtent main-forte aux policiers. Armés de bâtons, de lampes-torches et de leur téléphone intelligent, les bénévoles s'éparpillent dans les sentiers de la montagne. Secrètement, ils craignent tous de faire une macabre découverte, mais ils espèrent surtout retrouver le petit garçon et le ramener chez lui, auprès de ses parents.

C'est l'automne, le ciel est nuageux, mais le temps n'est pas encore trop froid. Le vent du nord souffle par faibles bourrasques, un peu comme s'il voulait nous rappeler que l'hiver

ne tardera pas à venir. Les quelques feuilles qui restent accrochées aux arbres sont de la couleur de la rouille. L'air frais rappelle l'odeur légèrement citronnée de la lessive, mais l'atmosphère demeure lourde, presque triste. On ignore encore ce qui est arrivé au petit Benjamin, mais j'ai l'impression d'assister à ses funérailles tant les visages sont sévères, les yeux tristes et les voix nouées.

Je suis ici pour venir en aide à la famille Leblanc; cependant, derrière mes nobles intentions se cache aussi, je l'avoue, le désir d'écrire une bonne histoire, un papier capable de retenir l'attention de mon rédacteur en chef. Je suis journaliste et, comme je suis frais émoulu de l'université, on ne me confie que des faits divers sans importance. Je m'applique avec soin à les relater, mais c'est tellement ennuyeux que je ne suis pas arrivé à produire une ligne un tant soit peu intéressante depuis le jour de mon embauche.

Il me tarde tant de raconter cette histoire que j'en oublie de me présenter. Je m'appelle Félix Saint-Clair, j'ai vingt-cinq ans et je vous ai déjà parlé de mon emploi. J'habite un modeste appartement de la rue Saint-Jean, à Québec. Je partage mon logis avec une chatte noir et blanc un peu obèse du nom de Troodie. Je roule dans une voiture hybride qui consomme très

peu d'essence, je m'efforce de ne manger que des aliments biologiques et, outre le denim, je préfère porter des vêtements faits de fibres naturelles. Mes cheveux sont noirs, mes yeux le sont aussi et mes joues sont constamment envahies par une barbe de quelques jours que je suis trop paresseux pour raser plus souvent. J'aime les livres et l'Internet, mais je n'allume presque jamais la télé. Je suis curieux, rieur, un peu impatient et fasciné par tout ce qui est inexplicable ou mystérieux. Maintenant, revenons-en à cette sordide histoire...

Le policier donne le signal du départ. Je replace mon foulard de laine, relève le col de mon manteau et enfile mes gants avec une indéniable nervosité. Je plonge la main dans ma poche; le contact de mon iPhone me rassure. Je suis prêt à m'élancer. Avant de soulever le pied droit, je jette un coup d'œil à la personne qui se tient à côté de moi. C'est une femme blonde d'une cinquantaine d'années. Elle est menue, son regard est vif et elle s'appuie sur un bâton de randonneur en graphite. Elle porte un manteau de pluie noir, une écharpe grise et des pantalons foncés. La tuque rose dont elle est coiffée détonne parmi ses vêtements sobres.

— Vous êtes de la famille du petit? me demande-t-elle.

Pour toute réponse, je secoue la tête.

— Vous n'êtes pas du village, en tout cas, renchérit-elle en pinçant les lèvres.

Son ton est sec et peu invitant. Je décide tout de même de lui répondre.

— Non, j'habite à Québec.

L'air revêche, la femme commence à avancer. À l'aide de son bâton, elle tâtonne à travers les feuilles mortes. Je m'élançe moi aussi en espérant que le relief accidenté de la montagne me séparera rapidement d'elle.

— Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici? me demande-t-elle de sa voix cassante, sans quitter le sol des yeux.

— Comme tout le monde, j'offre mon aide dans l'espoir de retrouver le petit Benjamin.

Elle m'adresse un regard incrédule.

— Un jeune homme comme vous a certainement mieux à faire...

Les propos de la femme à la tuque rose commencent à me faire monter la moutarde au nez, mais je m'efforce de rester calme. Je ramasse une branche d'arbre cassée afin de m'en servir comme bâton de marche. J'observe les alentours. La montagne grouille de monde. Nous sommes un peu plus d'une quarantaine de personnes à avoir répondu à l'appel des policiers. Parce que je ne regarde pas où je pose le pied, je bute contre un gros caillou. Je perds

l'équilibre, mais, grâce au bâton de fortune que j'ai ramassé, je ne tombe pas.

— Vous vous trouvez dans une vieille forêt, jeune homme, me dit la femme à la tuque rose. Vous devriez être plus prudent. C'est très dangereux, par ici.

— Ce n'est qu'une roche.

Elle lève les yeux au ciel. Son attitude m'exaspère et je laisse échapper un soupir plus bruyant que je ne l'aurais souhaité.

— Je peux connaître votre nom ?

— Je m'appelle Félix. Et vous ?

— Mireille. Savez-vous comment le garçon a disparu, Félix ?

À nouveau, je secoue la tête. J'ai beau être journaliste, je ne connais rien aux circonstances qui entourent la disparition de Benjamin Leblanc. C'est normal, parce que personne ne sait ce qui s'est vraiment passé. Pour la première fois, les propos de Mireille m'intéressent.

— Le petit et son beau-père sont venus se promener dans les sentiers en pleine nuit, m'apprend-elle. Ils voulaient se rendre au sommet pour observer les étoiles.

— C'est... bizarre, non ?

— Dites plutôt que c'est stupide.

Le franc-parler de Mireille me fait sourire. Nous avançons plutôt rapidement sur les

sentiers peu escarpés qui parcourent la base de la montagne. Je contourne un gros rocher qui me force à m'éloigner de la femme. Je reviens rapidement vers elle dans l'espoir qu'elle continue à me raconter ce qu'elle sait.

— Il est d'ailleurs interdit de traîner dans ce parc après la tombée de la nuit, affirme-t-elle en fronçant les sourcils.

— Le beau-père du garçon est-il parmi nous, aujourd'hui ?

— Non. Il est à l'hôpital.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je ne sais pas. Choc nerveux, je présume.

Une puissante bourrasque s'emmêle à travers les branches dénudées des arbres et me fouette le visage. Des feuilles mortes et des brindilles virevoltent dans l'air. Mireille baisse la tête et se couvre les yeux d'une main. Je commence à craindre que la pluie ne se mette de la partie. Pendant une accalmie, je sors mon iPhone de ma poche et consulte la météo : risques d'orage violent.

— Il faut continuer, me dit Mireille en plantant la pointe acérée de son bâton de marche dans le sol. Nous devons fouiller chaque centimètre carré de cette forêt.

Quelques éclats de voix fusent autour de nous. Certains des participants à la battue

échangent des encouragements, d'autres crient le prénom du garçon disparu. Dans les bois, la tension est palpable.

— Comment est-ce arrivé, Mireille ?

Comme si elle s'attendait à retrouver l'enfant sous un tas de feuilles mortes, la femme répond à ma question sans quitter le sol des yeux.

— Le beau-père de Benjamin connaît bien l'endroit, affirme-t-elle. Il est natif de la région et habite aujourd'hui Stoneham avec la mère du petit. Il semble qu'ils aient quitté la maison vers vingt heures quinze pour observer les Léonides. C'est en tout cas ce qu'a raconté la mère du petit...

— Elle doit être dévastée, la pauvre !

— Vous n'avez pas idée à quel point.

— Ensuite ?

— C'est vers vingt-deux heures qu'elle a commencé à s'inquiéter. Elle a tenté de joindre Sébastien – c'est le prénom de ce monsieur – sur son portable, sans obtenir de réponse. Comme elle ne pouvait pas s'éloigner de chez elle, elle a appelé sa sœur, qui a pris sa voiture pour faire le tour du village, sans plus de succès. Pendant ce temps, la mère a téléphoné à la famille et à quelques amis. Personne ne les avait vus. C'est peu après minuit qu'elle a contacté les policiers. Ils ont ratissé les environs toute

la nuit pour finalement repérer la voiture de Sébastien en retrait de l'aire de stationnement du parc de la forêt ancienne du mont Wright.

— Et le beau-père? Quand a-t-il refait surface?

— Vers trois heures du matin, au moment même où une équipe de policiers s'apprêtait à s'élancer sur les sentiers de la montagne.

Je remarque que les médias n'ont pas fait état de tout ce que Mireille me raconte, mais je me garde bien de le souligner. Naturellement méfiant, je me dis qu'il vaut mieux prendre les propos de la femme avec un grain de sel. Je gravis peut-être la montagne aux côtés d'une mythomane.

— Comment était-il?

— On m'a dit qu'il avait les yeux fous et qu'il était couvert de boue.

— A-t-il parlé?

— Il répétait sans cesse le nom du petit. Il a tout de suite été conduit à l'hôpital. C'est tout ce que j'ai pu savoir.

Je me demande si tous ceux qui gravissent la montagne en savent autant que Mireille. En fait, je crains seulement d'être le journaliste le moins bien informé de la province.

— On dirait que rien ne vous échappe.

Mireille rive ses petits yeux sur moi. J'y perçois un éclat de colère.

— C'est un reproche? me demande-t-elle sèchement.

— Non, une simple constatation.

Des bribes de notre conversation me reviennent en mémoire. Dès qu'elle m'a vu, Mireille a affirmé que je ne suis pas de la région. Un instant plus tard, elle a déballé une tonne de détails sur la disparition du garçon. Peut-être fait-elle partie de la police.

— Vous connaissez la montagne?

Je déglutis péniblement. Il ne fait aucun doute dans mon esprit que Mireille veut savoir si je suis déjà venu dans les environs. Je préfère lui dire la vérité.

— J'ai déjà monté là-haut à quelques reprises, oui.

Je n'ai rien à me reprocher, mais sa curiosité me met mal à l'aise.

Un cri retentit soudain et nous nous figeons tous sur place. Comme les autres, je m'immobilise et tends l'oreille. Il n'y a plus le moindre bruit sur le mont Wright, à part celui que fait le vent en cherchant à échapper à la forêt. Les gens se passent le mot à la vitesse de l'éclair et des expressions horrifiées se dessinent instantanément sur les visages.

— Quelqu'un vient de trouver un doigt, laisse tomber un homme qui marche à notre rencontre.

Il nous dépasse rapidement et va informer les autres.

— Un doigt ? répète Mireille, dégoûtée.

Je réprime un frisson. Je veux en savoir plus, mais l'homme est déjà loin. Quand je me retourne vers Mireille, je constate qu'elle a une main sur le cœur et qu'elle cherche à reprendre ses esprits. Comme je n'ai jamais envisagé le pire, je m'en veux d'être venu là dans l'espoir d'écrire un papier qui ferait du bruit. Un coup de tonnerre nous surprend et nous oblige à sortir de notre torpeur.

— Vous êtes blanc comme un fantôme, me dit Mireille en arrachant la tuque rose de sur sa tête.

Au loin, un policier muni d'un porte-voix nous demande de continuer nos recherches. Dociles, nous reprenons tous notre ascension, mais l'espoir qui nous habite n'est plus le même.